

LES FEMMES

PEINTES PAR ELLES-MÊMES

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. LOUIS LURINE ET RAYMOND DESLANDES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 30 MAI 1856

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

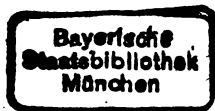
La traduction et la reproduction sont réservées.

1856

PERSONNAGES

HENRI SOUGÈRE.	MM. PAUL LABA.
OCTAVIEN DUTILLET.	PARADE.
GABRIELLE.	Mmes BRASSINE.
RÉGINE.	BODIN.
BAPTISTE, domestique.	M. ROGER.

La scène se passe à Paris, en 1856.



LES FEMMES

PEINTES PAR ELLES-MÊMES

Un salon meublé avec élégance, avec luxe.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un domestique apporte des bronzes et des chinoiseries qu'il place sur une étagère. — Henri entre par la gauche.

HENRI, entrant, au domestique.

Madame est-elle levée ?

BAPTISTE.

Je ne sais pas, monsieur ; mais je crois que madame a déjà sonné.

HENRI.

Mes journaux ?

BAPTISTE, les lui donnant.

Les voici, monsieur.

HENRI.

N'oubliez pas d'aller chez ma mère après le déjeuner ; vous lui direz que madame Sougère et moi nous lui demandons sa soirée, sa soirée tout entière.

BAPTISTE.

Oui, monsieur. (Il va pour sortir ; il s'arrête à la porte et annonce.)
Monsieur Dutillet.

(Dutillet entre.)

SCÈNE II.

DUTILLET, HENRI.*

DUTILLET.

Bonjour, mon bon ! tu n'as pas vu ma femme ?

HENRI.

Est-ce qu'elle doit venir ce matin ?

DUTILLET, s'asseyant à gauche.

Oui... et je vais l'attendre... elle est allée essayer un chapeau... un petit chapeau... tout petit... gros comme le poing... quelque chose de gentil que l'on perche sur la tête.

HENRI, s'asseyant aussi.

Un chapeau... sur la branche !... Tu ne penses donc qu'aux robes et aux chapeaux de ta femme ?

DUTILLET.

Je fais mieux que d'y penser : je m'en occupe ! Les toilettes de Régine m'étonnent et m'amuse !... Je suis enchanté que madame Dutillet ait assez de goût pour ne pas ressembler à tout le monde.

HENRI.

Sois tranquille et charmé : elle commence à ne ressembler à personne !

DUTILLET, lui serrant la main.

Merci ! je le lui dirai. Que faites-vous ce soir ?

HENRI.

Nous devons passer la soirée chez ma mère, qui est un peu souffrante ; tu as des projets, sans doute ?

DUTILLET.

Nous irons probablement au spectacle.

HENRI.

Encore !... tous les soirs au spectacle ?

DUTILLET.

Non, mais très-souvent. Quand nous ne sommes pas au théâtre, nous allons tailler un petit lansquenet chez des amis.

HENRI.

Quoi ! Régine joue au lansquenet ?

* Dutillet, Henri.

DUTILLET.

Admirablement... elle perd toujours... je lui ai pourtant donné un fétiche!... Après le lansquenet, il nous arrive d'aller souper au cabaret, dans un cabinet particulier.

HENRI.

Vous soupez au restaurant ?

DUTILLET.

Très-bien !... c'est-à-dire quelquefois très-mal !

HENRI.

Mais, cher Dutillet, je ne suis pas fâché de te le dire aujourd'hui, tu n'as rien de commun avec les habitudes, avec les devoirs d'un homme tout à fait marié.

DUTILLET, se levant.*

Parbleu ! je le sais bien !... Il y a deux ans, à l'heure solennelle de mon mariage, j'osai me tenir le discours suivant : « Octavien, tu es jeune, tu es beau, tu as trente mille francs de rente ; mais tu n'as pas vécu, tu n'as pas vécu ! tu ignores presque tout ! En te mariant, tu n'as pas le droit de jeter ta jeunesse dans une ornière et de noyer ton imagination dans un pot au feu ! tu n'as point songé à vivre avant le mariage : je te conseille de vivre après ! vivre, c'est la première loi, la grande loi de la nature, la loi universelle... il faut que tout le monde vive ! »

HENRI.

Et tu as suivi ton conseil ?

DUTILLET.

De mon mieux, le plus gaiement possible ! J'ai introduit chez moi, c'est-à-dire chez nous, la fantaisie... nous sommes deux fantaisistes mariés !

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que ça, la fantaisie dans le mariage ? Tu m'inquiètes...

DUTILLET.

Grâce à la fantaisie, j'ai trouvé le paradis sur terre... dans mon ménage ! elle a fait de moi le Pygmalion de ma femme, et à mon tour j'ai fait de Régine une créature charmante et amusante ! J'ai délivré cette chère enfant de toutes les routines de la vie banale ; au lieu de lui cacher les plaisirs du monde, je les lui ai montrés tous... l'un après l'autre, et au besoin je

* Henri, Dutillet.

8 LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES

les ai cherchés avec elle. J'ai voulu qu'elle vécût en garçon, comme moi, et nous vivons ensemble partout où l'on s'amuse, courant après le plaisir, sans cesser de nous tenir par la main !... Voilà la fantaisie dans le mariage.

HENRI.

Tu me fais trembler !

DUTILLET.

Il n'y a pas de quoi.

HENRI.

Et ta femme ne se fatigue pas d'une pareille existence ?

DUTILLET.

Ma femme est comme moi, infatigable !

HENRI.

Et tu n'as peur de rien ?

DUTILLET.

De rien, pas plus que Régine ! Henri, veux-tu que je te donne un bon conseil ?

HENRI.

Toi ?

DUTILLET.

Oui, moi. Essaie de m'imiter dans ton ménage ; tâche de suivre mon exemple !... la fantaisie, mon cher, la fantaisie !... tu m'en diras des nouvelles.

HENRI.

Oh ! j'ai là-dessus mes idées, mon pauvre Octavien, et je les crois meilleures que les tiennes... J'en suis au regret d'avoir aimé toutes les friandises que tu adores ; je ne me suis peut-être marié que pour oublier, dans le mariage, ce que j'avais trouvé dans le célibat. Que diable ! on ne se marie pas précisément... pour vivre en garçon ! Dutillet... La femme que l'on épouse ne doit pas ressembler à la maîtresse que l'on aime !

DUTILLET.

Les opinions sont libres !... Je respecte tous les préjugés, sous quelque perruque qu'ils se cachent. (On entend le bruit d'une voiture à la fenêtre.) Ce doit être ma femme... (Il regarde.) Oui, c'est elle ! Vois donc quel amour de voiture... un cadeau que je lui ai envoyé le jour de sa fête...

HENRI, à la fenêtre.

Ce n'est point là une voiture... c'est une boîte !

DUTILLET.

Une boîte fort bien portée !

HENRI, à part.

Une voiture à l'usage des femmes qui devraient aller à pied.

DUTILLET.

Tu vas voir quel genre !... quel chic ! Voilà Régine !

(Régine entre par le fond. — Toilette d'un goût équivoque : volants, chaîne d'or, chapeau impossible.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE. *

RÉGINE.

Bonjour, Henri ! Gabrielle va bien ? (A Dutillet.) Je suis en retard... J'ai été obligée d'attendre mon chapeau... Comment le trouves-tu ?

DUTILLET.

Joli... pimpant, gai comme un pinson !

RÉGINE.

Et vous, Henri, que vous en semble ?

HENRI.

Je pense comme Dutillet... je le trouve très-gai... d'une gaieté folle !

RÉGINE.

Regardez ma robe...

DUTILLET.

Etourdissant ! De plus fort en plus fort ! **

HENRI, à part.

Une robe-aérostat... robe-Godard... sans parachute.

DUTILLET, à Henri.

A propos, sais-tu pourquoi on appelle volants ces petits chiffons enroulés ? parce que ça vole ?

HENRI.

Non... parce qu'on est volé !

DUTILLET, souriant, à part.

Pas toujours ! (Haut. — Montrant Régine.) Cher ami, voilà ce qu'on

* Henri, Régine, Dutillet.

** Henri, Dutillet, Régine.

10 LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES

appelle s'habiller à l'école fantaisiste ! ta femme devrait s'adresser à cette école-là...

HENRI.

Oh ! Gabrielle est si obstinée !... elle porte des toilettes si convenables ! elle en est encore à l'école du bon sens...

DUTILLET.

Elle n'a pas le sens commun.

RÉGINE.

Mais du tout... du tout... vous calomniez Gabrielle !

HENRI.

Comment ?...

DUTILLET.

Régine a raison... ta femme ira... elle va déjà !... tu dois le voir et le savoir.

RÉGINE.

Gabrielle porte des volants... comme moi !

HENRI.

Ma femme porte des volants... comme vous ?

DUTILLET.

Oui, mon cher... elle a sauté le pas du volant !...

RÉGINE, montrant Gabrielle qui entre.

Voyez plutôt...

HENRI.

C'est, ma foi, vrai !

(Gabrielle entre. — Toilette moins exagérée que celle de Régine, mais déjà un peu hasardée.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE.*

RÉGINE.

Bonjour, Gabrielle.

DUTILLET, bas, à Henri.

Ça grimpe !

HENRI, bas.

Oui, ça commence à grimper !

DUTILLET, à Gabrielle.

Nous parlions de vous...

* Henri, Dutillet, Gabrielle, Régine.

RÉGINE.

Nous faisons l'éloge de vos toilettes; je vous ai défendue à ce propos contre votre mari...

GABRIELLE. *

Oh! mon mari... il n'a jamais l'air de savoir comment je suis habillée.

HENRI, souriant.

Je le sais maintenant.

GABRIELLE.

Est-ce que je vous plais ainsi, mon ami ?

HENRI, souriant.

Vous me croyez donc bien difficile? Tout cela est d'une élégance si vraie... et d'un goût si pur!...

GABRIELLE.

Ma robe est simple, n'est-ce pas? c'est léger!

HENRI.

Très-léger surtout!

DUTILLET.

Moi, je vais risquer une opinion : je trouve que cette robe manque d'ampleur! Quand on met des volants...

RÉGINE.

On n'en saurait trop mettre !

HENRI, à Gabrielle.

Tiens! je ne vous connaissais pas cette petite chaîne-là...

GABRIELLE.

Elle m'a paru originale... je l'ai achetée hier chez Marlé; n'est-elle pas un peu lourde?

HENRI.

Mais non... (A part.) Légère comme la robe! (Haut.) Où donc ai-je vu l'autre jour une chaîne pareille à la vôtre? (A part.) Ah! je me souviens, elle pesait au col de mademoiselle Cadiche en guise de ceinture dorée!

GABRIELLE.

Déjà une heure!... Je vais sortir... Où ai-je mis mon chapeau?

(Elle prend son chapeau.)

HENRI, à part.**

Voilà ce que l'on appelle des jupes gonflées d'iniquités! (Haut.) Ah! le joli chapeau!...

* Henri, Gabrielle, Régine, Dutillet.

** Henri, Régine, Gabrielle, Dutillet.

RÉGINE.

Aussi petit que le mien.

HENRI.

Aussi gai que le vôtre !

DUTILLET.

Un pinson ! Les deux font la paire !

HENRI.

On dirait qu'ils sont faits... pour s'envoler ensemble !

RÉGINE.

Je sors avec vous, Gabrielle ; il faut que j'aille rue de la Paix, chez Guerlain, mon parfumeur. Ensuite, à deux heures, j'assisterai à la vente d'un mobilier très-riche...

DUTILLET.

Et très-mystérieux... le mobilier des Mille et une nuits.

HENRI.

Une vente après décès ?

DUTILLET.

Une vente pour cause de départ... chez une actrice qui a coutume de quitter la France tous les trois ans... elle s'est habituée à vendre, de temps en temps, en gros, tout ce qu'on lui a donné en détail.

RÉGINE, à Dutillet.

A propos d'actrice, n'oublie pas mon avant-scène pour demain, à la Gaité ; je raffole des premières... on y voit les auteurs, les journalistes, les artistes en tous genres ; on y trouve de bien charmantes femmes... toujours les mêmes... avec des toilettes impossibles ! Et puis, tout le monde se connaît... on cause... on mange des bonbons dans le même sac... on se sourit, on se lorgne...

GABRIELLE.

Oui, on se sourit, on se lorgne beaucoup... comme hier, à l'Opéra-Comique.

HENRI.

A l'Opéra-Comique ?

DUTILLET.

A l'Opéra-Comique ?

GABRIELLE, à Henri.*

Vous n'avez donc rien vu?... Il faut avouer que les femmes d'aujourd'hui sont bien à plaindre ! Il leur est impossible de se

* Henri, Gabrielle, Régine, Dutillet.

montrer en public, sans être exposées à une curiosité... insultante. Votre jeunesse est si mal élevée !

RÉGINE.

Mais non... elle est bien gentille !...

DUTILLET.

Très-gentille !

HENRI.

A qui en avez-vous, Gabrielle ?

GABRIELLE.

Hier, par exemple, un jeune homme placé dans une stalle d'orchestre n'a point cessé de nous dévisager, de nous calomnier... en nous lorgnant !

RÉGINE.

J'y suis habituée. On n'en meurt pas !

DUTILLET.

On n'en meurt pas !

GABRIELLE.

Et après nous avoir lorgnées, il s'est permis de nous sourire... oui, il nous souriait grossièrement !... et je vous demande si la lorgnette, le sourire et l'insolence étaient compris dans le programme du spectacle ?...

HENRI.

Eh ! mon Dieu ! on a toujours lorgné les jolies femmes... pour mieux les admirer ; vous avez beau dire, les jeunes gens sont aujourd'hui avec les femmes ce qu'ils étaient autrefois...

DUTILLET.

Absolument.

GABRIELLE.

C'est impossible ! on a dû tout changer !... le cœur est à droite, la galanterie dans le lorgnon, la politesse dans les poches, et l'esprit nulle part ! Oh ! la jeunesse d'aujourd'hui !... Rien de jeune !... Sortons, Régine...

(Tous rient.)

RÉGINE.

Je voudrais bien vous offrir une place dans mon coupé ; mais j'y puis tenir à peine toute seule...

HENRI.

C'est une boîte qui n'est faite que pour une robe.

GABRIELLE.

Je ne suis pas fâchée de sortir à pied...

RÉGINE.

Si j'achète quelque chose à la fameuse vente, je viendrai vous le montrer.

GABRIELLE, à Henri.

A bientôt, monsieur Philinte... qui trouvez que tout est bien aujourd'hui, même la jeunesse !

HENRI, souriant.

Adieu, madame Alceste !

DUTILLET.

Adieu Philinte, qui crois que tout est bien aujourd'hui... même la jeunesse... tu as raison !... adieu, Philinte !

SCÈNE V.

HENRI, seul.

Décidément, ma femme s'habille presque comme Régine, et Régine s'habille... comme... (Il prend un journal.) « Les femmes peintes par elles-mêmes... » Qu'est-ce que c'est que ça ? (Il s'assied.) Voilà un singulier titre (Il lit.) « C'est aux femmes du demi-monde que les femmes du monde... entier empruntent maintenant leurs couturières, leurs modistes et leurs parfumeurs. Ce sont les fournisseurs ordinaires du vice qui préparent aujourd'hui le luxe extraordinaire de la vertu... » (Il se lève. — Parlé.) C'est vrai, je connais de fort honnêtes femmes qui en sont là... Régine, par exemple !... quand elle sort à pied, elle occupe toute la place, elle obstrue... elle gêne la circulation... et la morale... on la regarde passer dans ses volants comme on regarde passer les ballons ! (Il lit.) « Les femmes du meilleur monde ne se contentent pas de s'habiller comme les femmes du plus mauvais ; elles ont adopté une mode, une folie qui complète l'ensemble équivoque de leur toilette. Elles ont imaginé de se peindre le visage !... » (Parlé.) C'est visible ! (Il lit.) « Elles se livrent à l'art de peindre... devant un miroir. Elles se font des figures de fête et des visages de bal ; ce ne sont plus des femmes, ce sont des pastels. » (Parlé.) Comme Régine !... (Il lit.) « Conclusion : cette imitation de certaines modes galantes n'est peut-être point sans danger pour les honnêtes femmes : on les regarde, et une méprise est bien possible !... Il peut arriver ainsi que la plus honnête femme soit lorgnée... » (Parlé.) oui, comme hier au soir à l'Opéra-Comique (Il lit.) « suivie... abordée par quelque don Juan de rencontre... » (Gabrielle entre précipitamment. — Elle jette son châle et son chapeau.) Gabrielle !...

SCÈNE VI.

HENRI, GABRIELLE.*

GABRIELLE, à part. — Elle s'assied à droite.

C'est trop fort ! quelle audace !

HENRI.

Déjà de retour ?

GABRIELLE.

Oui, déjà !... (A part.) Oser me suivre jusque dans la cour de ma maison !

HENRI.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? Je vous trouve pâle... vous êtes bien agitée !

GABRIELLE, se levant.**

Je suis furieuse ! Je vous le disais... une femme n'a plus le droit de sortir ! elle n'est pas de force contre l'impudence qui court les rues !...

HENRI.

Quelle impudence ?

GABRIELLE.

Je vous conseille de les défendre encore, vos petits jeunes gens !...

HENRI.

Voyons, Gabrielle, que vous est-il arrivé ?

GABRIELLE.

Du reste, je ne suis pas fâchée d'avoir appris, à mes dépens, que j'avais raison... oui, monsieur, oui... j'avais raison !

HENRI.

Je ne dis pas le contraire... mais, à mon tour, je ne serais pas fâché de savoir pourquoi... parlez !

GABRIELLE.

Un jeune homme du monde, en apparence du moins, a-t-il le droit de suivre une femme, de la regarder dans le fond des yeux, de l'aborder, de lui parler ?...

HENRI.

Non, certes !

* Henri, Gabrielle.

** Gabrielle, Henri.

GABRIELLE.

Eh bien ! je ne connais pas le jeune homme dont je parle... mais, quant à la femme qu'il a osé suivre, regarder, interroger... c'est moi... c'est votre femme !

HENRI.

Vous ?...

GABRIELLE.

Eh ! mon Dieu, oui !...

HENRI.

Mais, ma chère Gabrielle, êtes-vous bien sûre que ce jeune homme...

GABRIELLE.

Il s'est gêné !

HENRI.

L'insolent !

GABRIELLE.

Ah ! vous commencez à croire à l'insolence de ces petits messieurs ?... Il y a commencement à tout ! Si, encore, il s'était contenté de me suivre ! mais...

HENRI.

Mais ?

GABRIELLE.

Il m'a parlé !... Je ne sais plus ce qu'il avait l'audace de me dire... vous pensez bien que je n'étais pas tout oreilles !... Je n'ai songé qu'à rentrer chez moi... et je viens vous demander ce que vous en dites ?

HENRI.

Je dis... je dis... que l'impertinent mérite une leçon, et je le chercherai si bien que je le trouverai !

GABRIELLE.

Une provocation !... un duel ! quelle folie ! Grâce à nos mœurs d'à présent, voilà le sort d'une honnête femme : victime, s'il lui arrive de sortir seule... on l'insulte, et son mari se battra pour elle !... ou bien, elle ne sortira plus qu'avec son mari, au bras de son mari, sous la surveillance de son mari... et victime encore... c'est clair ! *

HENRI, à part.

Je n'hésite plus... il faut trancher dans le vif ! (Haut.) Ma chère Gabrielle, je vais vous apprendre quelque chose de très-simple qui explique peut-être... quelque chose de miséra-

* Henri, Gabrielle.

ble... un détail dans la vie... Assurément l'habit ne fait pas le moine, et les volants ne font point la femme... mais, que voulez-vous ? il y a des apparences trompeuses : on calomnie la plus honnête personne du monde en lui voyant porter certaines modes... Je ne sais quels chapeaux... quelles robes... quelles chaînes, qui n'étaient peut-être destinés qu'à un monde... qui n'est pas le vôtre !

GABRIELLE.

Ah ! tant de bruit et d'impertinence pour rien ? Mais ces modes, ces chapeaux, ces chaînes... vous aimiez tout, vous approuviez tout, ce matin... vous me trouviez charmante !

HENRI.

Ce matin, c'est possible ; mais j'ai réfléchi... je vous ai peut-être suivie par la pensée, au moment où un étourdi, trompé par des apparences, insultait madame Henri Sougère !

GABRIELLE.

Henri, vous êtes fou !... Quoi !... un peu moins ou un peu plus d'étoffe, de soie, de dorure... suffirait pour faire respecter ou insulter une femme ?... Allons donc ! est-ce que la vertu ne se voit pas... ne se devine pas toujours ? Avouez plutôt et tout de suite que j'ai cent fois raison : c'est la faute de la jeunesse... qui ne respecte rien, qui ne croit à rien ! Tenez, je vous quitte, parce que vous ne manqueriez pas de me répondre, et vous avez mauvaise réponse à tout ! (Elle va pour sortir.) Ah ! où est donc mon petit chapeau ? (Elle prend le chapeau.) On a beau dire... tu me plais ainsi... je t'aime ! (A Henri.) Adieu, monsieur !

HENRI.

Gabrielle !... Gabrielle !...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE VII.

HENRI seul, puis UN DOMESTIQUE.

Après cela, il n'est pas absolument impossible que je me sois trompé !... Gabrielle est assez jolie pour qu'on la suive tout naturellement ! les équivoques de la toilette n'ont rien à faire dans tout ceci... C'est égal, il y a des couturières et des modistes qui sont de trop dans les douze arrondissements de Paris... elles devraient se contenter de chiffonner le treizième. (Un domestique entre. — Il porte un bouquet. — Au domestique.) Qu'y a-t-il, Baptiste ?

BAPTISTE.*

On vient d'apporter ce bouquet pour madame.

HENRI.

Un bouquet pour madame !...

BAPTISTE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Qui donc l'a apporté ?

BAPTISTE.

Un commissionnaire.

HENRI.

Un commissionnaire ! Qu'a-t-il dit ?

BAPTISTE.

Il a dit que c'était pour la dame du premier.

HENRI.**

La dame du premier ! (Il examine le bouquet.) Une carte !...
(Il lit le nom.) *Maurice Duval*, 20, rue Saint-Lazare. Baptiste,
une voiture de remise !...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

HENRI.

Il y a méprise, c'est clair !... mais il faut en finir avec ce jeu
du hasard... et du volant ! Allons rue Saint-Lazare, 20.

(Il va pour sortir ; Régine et Dutillet paraissent au fond.)

SCÈNE VIII.

HENRI, RÉGINE, DUTILLET.***

DUTILLET, entrant.

Tu sors ?

HENRI.

Oui.

RÉGINE.

Avec un bouquet ?

* Baptiste, Henri.

** Henri, Baptiste.

*** Dutillet, Régine, Henri.

Non.

HENRI.

RÉGINE.

Comment, non !... et ces fleurs que vous cachez si mal ?

DUTILLET.*

On les a vues, mon cher !

RÉGINE.

On les a senties !... des roses que monsieur porte en ville, sans doute ?

DUTILLET, à Henri.

Des roses destinées à un camélia, probablement ? Voilà de tes bouquets, ô école du bons sens !

HENRI.

Adieu ! je suis pressé...

DUTILLET.

Je le crois.

RÉGINE.

Je présume que Gabrielle n'est pas revenue ?

HENRI.

Elle est revenue... je la quitte il y a un instant... vous la trouverez dans son petit salon.

RÉGINE, avec la plus grande surprise.

Ah !

HENRI.

Au revoir !

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DUTILLET, RÉGINE.**

DUTILLET.

Ma petite Régine ?

RÉGINE.

Mon petit Octavien ?

DUTILLET.

Que penses-tu de ce beau bouquet de roses ?

* Dutillet, Henri, Régine.

** Dutillet, Régine.

RÉGINE.

Je pense que tout n'est pas rose pour Gabrielle!

DUTILLET.

Il y a un mystère sous ces fleurs!

RÉGINE.

Il y a un serpent!

DUTILLET.

Elles ont laissé autour de nous comme un parfum d'infidélité...

RÉGINE, vivement.

Ces fleurs sentent bon!

DUTILLET.

Vois-tu, Régine, un pareil bouquet, ce bouquet mystère de Paris, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de notre ménage : le ménage du plaisir... sous le régime moral de la communauté. Quand on nous ressemble, on ne porte pas des bouquets galants à domicile... on ne songe pas à planter des fleurs dans les jardinières de la potichomanie; on garde toutes les roses pour chez soi... et on est heureux chez soi... comme Octavien, comme Régine! Quand on se marie, c'est pour avoir le bonheur sous la main... par contrat.

RÉGINE.

Tu as raison, va, nous sommes bien heureux!

DUTILLET.

Dame! qu'est-ce qui pourrait manquer à ce bonheur? nous ne savons rien nous refuser, n'est-ce pas?

RÉGINE, baissant les yeux et appuyée sur son épaule.

Rien! (Dutillet l'embrasse.) Eh bien! monsieur... Ah! il faut que je te parle d'une acquisition délicate que j'ai faite aujourd'hui.

DUTILLET.

Très-bien!... je ne regarde pas à la dépense... inutile... ni toi non plus.

RÉGINE.

Il s'agit de quelque chose d'indispensable pour une jolie femme... un king-charles pur sang.

DUTILLET.

Tu as acheté un king?

RÉGINE.

Un amour de petit chien... un chien de poche.. nous l'appellerons Love!

DUTILLET.

Un king-charles... un Love... cela est-il absolument bien porté en public?... je ne sais pas.

RÉGINE.

J'en suis sûre... en laisse... avec un cordon rouge... quand il fait beau.

DUTILLET.

Avec un cordon rouge... quand il fait beau... Il n'y a plus rien à dire!... le petit Love devient un ornement de la promenade.

RÉGINE.

Ah! figure-toi que j'ai encore acheté...

DUTILLET.

Encore un king?... ne te gêne pas!...

RÉGINE.

J'ai acheté à la vente de la comédienne...

(Elle montre une paire de bretelles.)

DUTILLET.

Une paire de bretelles chez une demoiselle?

RÉGINE.

Trois louis.

DUTILLET.

Trois louis!...

RÉGINE.

Tout le monde en voulait.

DUTILLET.

Pourquoi?

RÉGINE.

Je ne sais pas... Ah! (Caresante.)* Octavien, mon bon petit Octavien...

DUTILLET.

Nouvelle emplette?

RÉGINE.

Non, c'est un service que je veux te demander...

DUTILLET.

Si le service n'est pas au-dessus de mes forces!...

RÉGINE.

Non, mais c'est quelque chose d'extraordinaire...

DUTILLET.

Est-ce amusant?

* Régine, Dutillet.

RÉGINE.

Oh ! oui.

DUTILLET.

Demande ! et amusons-nous.

RÉGINE.

Eh bien ! je meurs d'envie de passer une soirée dans un petit théâtre... situé sur le boulevard du Temple, à droite.

DUTILLET, cherchant.

A droite... quel est ce théâtre ? (Régine fredonne l'air du *sir de Franc-Boisy*.) Les Folies-Nouvelles ?... Tu disais vrai... il ne s'agit pas de quelque chose d'ordinaire.

RÉGINE.

On dit que ce théâtre est bien drôle.

DUTILLET.

Qu'est-ce qui le prouve ?

RÉGINE.

Tu en as entendu parler ?

DUTILLET.

Beaucoup !... on en parle beaucoup... trop !

RÉGINE.

Quand voudras-tu m'y conduire ? Quand je le voudrai ?

DUTILLET, au public.

Elle y tient ! on parle surtout de certains sucres d'orge à l'absinthe...

RÉGINE.

Nous en mangerons !

DUTILLET, au public.

Nous prendrons une baignoire grillée ! (Haut.) Nous irons à nos Folies-Nouvelles.

RÉGINE.

Ce soir ?

DUTILLET.

Ce soir.

RÉGINE.

Oh ! que tu es donc gentil ! quelle joie ! je n'ai jamais vu Pierrot... Comme je t'aime !...

DUTILLET, à part.

Sé méfier de Pierrot... * il est dangereux cette année !

* Dutillet, Régine.

RÉGINE.

Voilà Gabrielle.

DUTILLET.

Pas un mot sur le bouquet !

(Gabrielle paraît à droite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GABRIELLE.*

GABRIELLE.

Comment ! vous étiez là tout seuls ?

RÉGINE.

En tête à tête.

DUTILLET.

Ma femme me demandait quelque chose d'extraordinaire..
pour ce soir.

GABRIELLE.

Et vous accordez toujours, vous ? Régine est bien heureuse !

DUTILLET, à Régine.

Je crois qu'elle a senti les fleurs...

GABRIELLE.

Est-ce que vous avez vu Henri ?

RÉGINE.

Il sortait au moment où nous entrions. (A Dutillet.) Octavien,
fais-moi le plaisir d'aller chercher ma loge.

DUTILLET.

C'est vrai... je prends ton coupé... A bientôt ! (Serrant la main de
Gabrielle.) Au revoir !(Il sort en fredonnant l'air du *sir de Franc-Boisy*.)

RÉGINE, à part.

Il a raison, pas un mot sur le bouquet ; entre les violettes et
les camélias, il ne faut pas mettre le doigt.(Pendant la fin de cette scène, Gabrielle s'est rapprochée d'une
table, au milieu du salon. — Elle examine les petites boîtes et les
petits flacons que Régine a déposés en entrant.)

* Dutillet, Régine, Gabrielle.

SCÈNE XI.

GABRIELLE, RÉGINE.*

GABRIELLE.

Qu'est-ce donc que toute cette petite pharmacie?

RÉGINE.

Ça, de la pharmacie?... De la parfumerie, chère belle ! des drogues... d'agrément, de l'eau pour les cheveux... de la poudre de riz... du blanc, du rouge... du noir...

GABRIELLE.

Du blanc, du rouge, du noir... pourquoi faire?

RÉGINE.

Pour se faire la figure.

GABRIELLE.

Tu te peins le visage?

RÉGINE.

Sans doute.

GABRIELLE, à part.

Je le sais bien !

RÉGINE.

Aujourd'hui, toutes les femmes savent peindre... elles font elles-mêmes leur portrait... sur leur figure!... C'est le complément de la tenue élégante.

GABRIELLE.

Oui, je comprends... le dernier coup de pinceau de la mode.

RÉGINE.

Regarde : voici du rose de Chine, une couleur ou plutôt une nuance qui éclaire, qui relève la pâleur; voici du blanc... Il est très-difficile de faire le blanc.

GABRIELLE.

Ah !

RÉGINE.

Il y en a de trois sortes : le blanc rose, pour les blondes ; le blanc jaune, pour les brunes ; et le blanc blanc, pour les sottes, qui veulent ressembler à Debureau.

GABRIELLE.

Est-ce cher, tout cela ?

RÉGINE.

C'est pour rien. Il faudrait être bien pauvre pour se priver

* Régine, Gabrielle.

du plaisir d'avoir le printemps en boîte et la jeunesse en petit pot !

GABRIELLE.

Vous avez mis la peinture à la portée de tout le monde ?

RÉGINE.

Examine-moi : depuis les portraits de Latour, on n'a rien fait de mieux !

GABRIELLE, au public.

Comme on travaille aujourd'hui ! (Haut.) Qu'y a-t-il dans cette boîte ?

RÉGINE.

De la neige pour les épaules, le soir d'un bal.

GABRIELLE.

Et dans ce petit flacon ?

RÉGINE.

Des sourcils... avec la manière de s'en servir.

GABRIELLE.

Et dans ce petit pot ?

RÉGINE.

Du noir mélancolique pour les yeux... une petite ligne presque imperceptible au coin de l'œil... et l'œil s'allonge... s'allonge... que ça n'en finit plus... un œil à la Bou-Maza !

GABRIELLE.

C'est superbe ! et tu crois qu'on peut en user sans danger ?

RÉGINE.

Toutes les comédiennes de Paris s'en servent, et celles-là doivent tenir à leur figure, n'est-ce pas ? elles en ont besoin !

GABRIELLE.

Même dans le monde, toutes les femmes se peignent le visage ?

RÉGINE.

Toutes !... Je me trompe... tu fais exception ! Dis donc, Gabrielle... veux-tu ?...

GABRIELLE.

Quelle plaisanterie !

RÉGINE.

Je suis sûre que tu serais ravie de toi-même !... nous sommes seules...

GABRIELLE.

Régine... je ne veux pas.

(Elle se lève.)

RÉGINE.

Essaye... un nuage de rose de Chinc, et tu seras admirable !

GABRIELLE.

Je n'oserai jamais... mon mari n'aurait qu'à paraître !...

RÉGINE.

Je vais fermer les portes, et, au moindre bruit, nous ferons rentrer toutes nos merveilles dans la boîte aux surprises.

(Elle va fermer les portes.)

GABRIELLE, à part.

Elle le ferait comme elle le dit. (Haut.) Non ! non ! je ne veux pas !

RÉGINE.

Viens ! viens t'asseoir !... je t'en prie !

GABRIELLE, cédant.

Elle est folle, cette Régine !

RÉGINE.

Voyons ! j'ai là tous mes petits ustensiles... tous mes petits pinceaux... donne-moi ta figure.

GABRIELLE.

Non !... (Se ravisant.) Très-peu de rouge... le moins possible !

RÉGINE.

Il n'y paraîtra pas !

(Elle se met à peindre le visage de Gabrielle.)

GABRIELLE.

Ça me fait loucher.

RÉGINE.

Te voilà rose et blanche comme un ange !...

GABRIELLE.

N'oublie pas les sourcils...

RÉGINE.

Je n'oublie rien... pas plus que toi.

GABRIELLE.

Très-longes et très-pointus.

RÉGINE.

Sois tranquille.

GABRIELLE.

Et le coin de l'œil... à la Bou-Maza.

RÉGINE.

C'est fait !... l'œil en amande. Regarde-toi.

(Gabrielle se regarde à une petite glace à main.)

GABRIELLE.

Je ne suis pas laide ?

RÉGINE.

Tu es charmante !

GABRIELLE.

Régine, quel est ton parfumeur ?

RÉGINE.

Guerlain, rue de la Paix... tu pourras y aller de ma part. Tu ne demandais qu'à y aller !

(On frappe à la porte du fond.)

GABRIELLE.

On a frappé.

DUTILLET, dans la coulisse, au fond.

Régine !

RÉGINE.

C'est Dutillet.

(On frappe à la porte de gauche.)

GABRIELLE.

On frappe encore !

HENRI, appelant à gauche.

Gabrielle !

GABRIELLE.

Henri !... Que va-t-il dire en me regardant ?

RÉGINE.

Il n'y verra que du feu ! cache bien tout cela... Je vais ouvrir...

(Régine ouvre les deux portes tandis que Gabrielle range sur une table les boîtes et les petits pots. — Dutillet et Henri entrent chacun de son côté.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HENRI, DUTILLET.*

DUTILLET.

Vous vous étiez enfermées ?

HENRI.

Vous conspiriez, Gabrielle ?...

RÉGINE.

C'est moi qui, par mégarde... J'étais distraite.

HENRI.

Deux portes fermées au verrou... par distraction ?

DUTILLET.

La distraction est forte !

GABRIELLE, à Régine.

Oh ! j'ai une peur !...

* Henri, Gabrielle, Régine, Dutillet.

RÉGINE, bas.

Il ne faut pas avoir peur.. tu ferais tomber ton rouge !

DUTILLET, à part.

Il y a quelque chose là-dessous... ou là-dessus !...

HENRI, s'approchant de la table du milieu.

Qu'est-ce que c'est que tout cet attirail... ces pinceaux... ces couleurs ?...

RÉGINE.

Je donnais à Gabrielle une leçon...

HENRI.

De peinture ?

RÉGINE.

Oui, de peinture... (A part.) Il brûle.

GABRIELLE, sans regarder.

D'où venez-vous, Henri ? (A part.) Je n'ose pas le regarder en face !...

HENRI.

Je viens de chez un petit monsieur... que tu ne connais pas... Je n'ai trouvé personne... (A part.) Mais j'ai laissé ma carte.

DUTILLET, poussant un cri.

Ah ! j'y suis !

RÉGINE.

Qu'est-ce qui te prend ?

DUTILLET.

Du rouge !

HENRI.

Où ça... du rouge ?...

DUTILLET.

Sur les joues de Gabrielle !

GABRIELLE, à part.

Ah ! mon Dieu !...

DUTILLET.

Elle y est venue tout comme une autre !

RÉGINE, bas.

Tais-toi !

HENRI.

Oui, du rouge... et même du noir... (A part.) Il ne lui manquait plus que cela ! (A Gabrielle, qui baisse la tête.) Voyons, Gabrielle, relève la tête... est-ce que tu te trouves laide ainsi ? moi, je te trouve ravissante.

DUTILLET.

C'est d'un très-joli effet.

HENRI.

D'un très-grand effet ! vous êtes adorable !

RÉGINE.

N'est-ce pas ?

GABRIELLE.

Vraiment, mon ami?... j'avais si grand'peur de vous déplaire... c'était presque de la honte...

HENRI.

Honteuse d'une beauté nouvelle qui m'étonne... qui étonnera tout le monde ?

GABRIELLE.

Vous croyez donc que je ferai bien de continuer...

HENRI.

A vous embellir?... quelle demande ! A la bonne heure... ceci n'est plus du mauvais goût... ceci est vraiment de l'art... on devine que le pinceau de quelque artiste a passé par là.

DUTILLET, enchanté.

Une grande artiste.

HENRI.

Vous êtes peinte de main de maître !

RÉGINE, saluant.

Monsieur...

HENRI, prenant les mains de Gabrielle et la regardant en face.*

Vous ressemblez ainsi à mademoiselle Cadiche. Tu dois la connaître, Dutillet ? une jolie petite palette qui s'étale à toutes les premières représentations... un des pastels les plus connus et les mieux réussis... de Paris galant.

RÉGINE, à Dutillet.

Vous connaissez Cadiche ?

(Ils remontent.)

GABRIELLE.

Ah ! je ressemble à mademoiselle Cadiche ? Vous ne me flattez pas.

(Elle s'assied à gauche.)

HENRI, à part.

Je le sais bien ! (Haut.) Tu avais raison, Dutillet, Gabrielle y est venue !... la voilà dans la fantaisie, en pleine fantaisie !...

DUTILLET.

Elle devait y arriver !

RÉGINE.

Maintenant, votre femme ressemble à toutes les femmes...

* Gabrielle, Henri, Régine, Dutillet.

HENRI, à part.

A toutes les femmes... peintes par elles-mêmes. (Haut.) Mais ce qui me paraît le plus singulier, le plus drôle, c'est que moi aussi, j'y suis arrivé!... Oui, j'arrive à la fantaisie!... Je vais te ressembler, mon cher Dutillet... je commence à goûter ton petit système...

DUTILLET, se levant.

Ah bah!

RÉGINE, se levant aussi.

○ Sérieusement?...

GABRIELLE, à part.

Que veut-il dire?...

HENRI.

Tu es dans le vrai, Dutillet... il faut vivre et se tuer avec son siècle!... Je vais raffoler des volants, des petits chapeaux, des cheveux onvés, des grosses chaînes, du blanc et du rouge!... Je passe à l'état de fantaisiste... un grand fantaisiste comme toi! Imbécile de mari... qui ne voulait être qu'un homme marié!...

GABRIELLE, émue, se levant.

Henri, où êtes-vous donc en ce moment?...

HENRI.

Où je suis, ma toute belle?... dans un monde charmant, libre, heureux, où le mariage a le droit de faire tout ce qu'il faut pour mener la vie de garçon. Désormais, Gabrielle, voilà notre monde!... ça durera tant que ça pourra.

DUTILLET.

Je n'ai pas besoin de le pousser.

RÉGINE.

Il va tout seul.

HENRI.

A compter de ce jour, soyez originale, extravagante, tout à fait folle... comme Régine...

RÉGINE.

Il deviendra très-gentil.

DUTILLET.

Très-gentil!

HENRI.

Quant à moi, je serai un mari imprudent, confiant... et amusant comme... Dutillet!

DUTILLET.

Tu me rends justice!

HENRI.

Vous aurez une petite voiture basse, une boîte ; vous sortirez avec un king-charles ; enfin vous assisterez à toutes les premières représentations... en avant-scène, et nous irons à toutes les fêtes un peu publiques !...

RÉGINE.

Avec nous !

HENRI.

Avec eux !... nous serons quatre... la partie sera complète.

RÉGINE.

Dis donc, Gabrielle... pendant qu'il est en train... si ton mari te donnait une petite campagne à Auteuil ?

DUTILLET.

Tout près de la nôtre.

RÉGINE.

Rue de la Croix... côté des artistes... il en reste une à vendre.

HENRI.

Je l'achèterai... surtout à cause du voisinage des artistes
(A Gabrielle.) Es-tu contente ?

GABRIELLE.

Très-contente...

HENRI.

Veux-tu me remercier et m'embrasser ?

GABRIELLE.

Non.

(Gabrielle s'éloigne.)

HENRI, à part.

Elle comprend... c'est heureux !...

UN DOMESTIQUE, entrant.*

Monsieur Maurice Duval demande à parler à monsieur.

HENRI.

Ah ! je sais. Faites entrer dans mon cabinet.

(Baptiste sort.)

DUTILLET.**

Mes enfants, une proposition...

HENRI.

Propose !

* Henri, Gabrielle, Baptiste, Régine, Dutillet.

** Gabrielle, Henri, Dutillet, Régine.

DUTILLET.

Il s'agirait d'inaugurer la vie nouvelle, la vie joyeuse... la vie à quatre par un excellent dîner!...

RÉGINE.

L'idée en est déjà excellente.

HENRI.

Va pour le dîner! Est-ce dit, Gabrielle?

DUTILLET.

Nous dînerons au café Anglais.

HENRI.

En cabinet particulier.

RÉGINE.

Dans le cabinet où il y a un piano... Je connais ça, moi! je connais tout... avec mon mari.

HENRI.

Gabrielle, tu approuves? Nous dînerons au champagne...

RÉGINE.

Frappé!

DUTILLET.

Et nous passerons le reste de la soirée aux Folies-Nouvelles... J'ai loué une baignoire. Nous allons retenir un cabinet... et nous viendrons vous prendre à cinq heures.

HENRI.*

C'est convenu... adieu!... Il ne faut pas que je fasse attendre mon visiteur...

RÉGINE.

A cinq heures, Gabrielle.

GABRIELLE.

Oui.

HENRI, à Gabrielle.

Tu approuves tous nos projets, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Oui.

(Henri sort à gauche. Dutillet et Régine sortent par le fond. — Gabrielle, qui a écouté les propos de son mari avec une surprise douloureuse, se laisse tomber sur un fauteuil.)

* Gabrielle, Henri, Dutillet, Régine.

SCÈNE XIII

GABRIELLE, seule.

Ce n'est pas mon mari que je viens d'entendre ! Quelle est cette comédie ? A-t-il voulu la jouer contre moi ou contre Régine ? Ce matin encore , il semblait haïr certaines choses... et voilà que toutes ces vilaines choses lui plaisent maintenant ! Il y avait dans ses paroles , dans son regard , un parti pris de m'humilier, de me blesser... (Tout en se parlant, Gabrielle a pris sur la table un journal ; elle l'ouvre sans y penser, machinalement ; elle lit.) « Les femmes peintes par elles-mêmes. » L'à-propos est singulier. Ah ! mon Dieu ! cela me rappelle que... ôtons bien vite ce rouge... et ce noir ! (Elle passe un mouchoir sur ses joues, sur ses sourcils, et le montre ensuite au public. — Le mouchoir est plein de rouge et de noir. — Elle lit.) « Les femmes peintes par elles-mêmes ! » C'est vraiment extraordinaire... On dirait surtout que la fin de cet article s'adresse à Régine et à moi. (Elle lit.) « Il peut arriver ainsi que la plus honnête femme soit lorgnée, » hein ?... « suivie, » oui !... « abordée par quelque don Juan de rencontre. » C'est moi ! « Il en est plus d'une à qui don Juan ose envoyer sa carte dans un bouquet. » Oh non !

(Au même instant, Baptiste paraît à la porte de gauche ; il porte un bouquet.) *

BAPTISTE.

Un bouquet que l'on vient d'apporter pour madame...

GABRIELLE, se levant.

Un bouquet, pour moi ?

BAPTISTE.

C'est un jeune homme qui me l'a donné... un jeune homme blond... avec un pince-nez...

GABRIELLE, à part.

C'est bien lui... (Henri paraît à la porte de gauche, et de loin il fait signe au domestique de sortir. — Le domestique sort par le fond. — Gabrielle regarde le journal qu'elle lisait il y a un instant. — Apercevant Henri.) Ah ! mon mari !...

(Elle cache le bouquet. — Henri s'avance un cigare à la bouche et le chapeau sur la tête.)

* Gabrielle, Baptiste.

SCÈNE XIV.

GABRIELLE, HENRI.*

HENRI.

Eh bien ! chère amie, es-tu prête ? Régine et Dutillet ne tarderont pas à venir.

GABRIELLE.

Henri, épargnez-moi l'odeur et la fumée de cet affreux cigare... je ne veux pas que l'on fume chez moi !

HENRI.

Quelle idée !... (A part.) Elle a ôté son rouge. (Haut.) On fume partout aujourd'hui... on fume chez sa femme aussi bien que chez sa maîtresse... et toi-même, un de ces jours, tu fumeras des cigarettes comme Régine. (A part.) Elle a ôté son noir.

GABRIELLE.

Henri, je vous en prie, je vous en supplie, cessez de me parler un langage qui ne saurait me convenir... Le mauvais goût me blesse... c'est votre faute, vous ne m'y avez point encore habituée !

HENRI, ému.

Chère Gabrielle ! (Se ravisant.) N'oubliez pas que le dîner est pour cinq heures... nous dinons au café Anglais.

(Il pose son cigare sur le guéridon, à droite.)

GABRIELLE.**

Je ne dînerai pas au café Anglais.

HENRI.

Pourquoi ?

GABRIELLE.

Parce que j'ai la mauvaise habitude de dîner chez moi... avec mon mari.

HENRI.

A ton aise ! Tiens... tiens !... voilà le bouquet de ce jeune homme.

GABRIELLE, tremblante.

De ce jeune homme ?

HENRI.

Oui, de ce jeune homme qui t'a suivie ce matin... un charmant garçon... monsieur Maurice Duval.

* Henri, Gabrielle.

** Gabrielle, Henri.

GABRIELLE.

Vous le connaissez ?

HENRI.

Il avait pris le soin de glisser sa carte sous les fleurs... Baptiste m'avait apporté ce bouquet, il y a déjà deux heures... mais j'ai réfléchi, et je l'ai fait remettre à qui de droit.

GABRIELLE.

Vous me dites cela avec un calme...

HENRI.

J'ai été furieux d'abord... je me promettais de couper la gorge à ce petit monsieur... mais il m'a donné de si bonnes raisons, que...

GABRIELLE.

De si bonnes raisons ?

HENRI.

Il sort de chez moi. Il m'a rendu la visite que je lui avais faite inutilement. Il était tout embarrassé, tout confus... il s'est excusé de son mieux. Il a rencontré, me disait-il, une jolie personne très-élégante... d'une certaine élégance... et il a cru la reconnaître. Les apparences l'ont séduit... trompé... et il est honteux d'une pareille méprise ! Il m'a demandé pardon d'avoir jugé une femme sur une robe, sur un chapeau. Il faut bien lui pardonner... Ce malheureux jeune homme me disait naïvement qu'il n'avait pas cru avoir affaire à une femme mariée. (Gabrielle jette le bouquet. — Henri se découvre.) Non, il n'avait point deviné le... le mariage ! Comprends-tu cela, Gabrielle ?

GABRIELLE, vivement.

Oui, oui, cher Henri, je comprends... je comprends tout, et la preuve c'est qu'en ce moment je ne demande qu'à te remercier... et à t'embrasser.

(Elle l'embrasse. — Régine et Dutillet entrent par le fond.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, RÉGINE, DUTILLET.*

DUTILLET.

Cinq heures et demie !... Nous sommes en retard... c'est la faute de Régine.

HENRI.

Ma foi, il est trop tard... nous avons changé d'avis.

DUTILLET.

Comment ?

* Gabrielle, Henri, Régine, Dutillet.

GABRIELLE.*

Ma chère Régine, je me suis décidée à dîner chez mon mari.

HENRI.

Mon cher Dutillet, je dine en bonne fortune chez ma femme.

DUTILLET.

Et le dîner à quatre ?

HENRI.

Quand il y en a pour quatre, il y en a pour deux.

RÉGINE.

J'en étais sûre!... Tiens... qu'as-tu fait de ton rouge ?

GABRIELLE.

Mon mari a soufflé dessus.

DUTILLET, à Henri.

Et tes beaux projets ?

HENRI.

Ils étaient trop beaux pour moi.

DUTILLET.

Tu ne veux donc plus m'imiter ?

HENRI.

Tu es un mari inimitable.

DUTILLET.

Allons-nous-en, Régine ! Allons dîner... allons nous amuser, allons où le plaisir nous appelle ! Il n'y a rien à faire ici pour la fantaisie.

(Ils remontent.)

GABRIELLE, prenant un journal.

Ma petite Régine, prends ce journal... je t'en fais cadeau. Tu pourras le lire ce soir dans les entr'actes des Folies-Nouvelles. Il y a un article que je te recommande...

RÉGINE.

Est-ce amusant ?

GABRIELLE.

Très-amusant et très-moral... tu verras.

RÉGINE, à Dutillet, lui donnant le journal.

Mets cela dans ta poche.

HENRI, à Dutillet.

Dutillet, médite bien la moralité de cet article (à part) s'il en est temps encore ! (Bas, à Gabrielle.) Quoi ! Gabrielle, vous aviez donc lu...

GABRIELLE, bas.

Oui, mon ami, j'avais lu les « femmes peintes par elles-mêmes. »

* Henri, Gabrielle, Régine, Dutillet.

FIN

